

Chapitre 1. Le grand espoir des sciences sociales [pp. 5-26]

§1. Aujourd'hui les hommes sentent souvent que leur vie privée est semée de dangers. Dans leur univers quotidien, ils ont le sentiment que leurs épreuves sont insurmontables, et ils ont souvent raison : l'homme ordinaire ne connaît et n'entreprend que dans les limites où gravite sa vie privée ; sa vision et ses pouvoirs s'arrêtent aux gros plans : profession, famille, voisinage. S'il s'aventure dans d'autres milieux, il n'existe que par procuration et reste un spectateur. Mieux il devine, même confusément, les ambitions et les menaces qui se dressent au-delà de son univers immédiat, plus il se sent désarmé.

§2. Il semble que ce sentiment recouvre des transformations impersonnelles dont sont victimes les structures sociales à l'échelle continentale. Mais ce n'est qu'une apparence. L'histoire contemporaine est faite aussi des hauts et des bas d'individus en chair et en os. Qu'une société s'industrialise, et le paysan devient ouvrier, le seigneur féodal disparaît ou il entre dans les affaires. Que les cotes montent ou descendent, l'ouvrier est embauché ou mis à pied. Que les placements croissent ou diminuent, quelqu'un reprend goût à la vie ou se retrouve sur le pavé. Une guerre, et le courtier d'assurances échoue derrière un lance-fusées, le vendeur de magasin aux commandes d'un radar ; l'épouse vit seule ; l'enfant grandit sans connaître son père. L'existence de l'individu et l'histoire de la société ne se comprennent qu'ensemble. [5]

§3. Or, habituellement, les hommes ne savent pas voir le rapport entre leurs épreuves et les bouleversements de l'histoire ou les contradictions qui déchirent les institutions. Leur bonheur, ils l'attribuent rarement aux vicissitudes de la société dont ils font partie. Ignorant ordinairement le rapport complexe qui attache leur existence à l'histoire du monde, les hommes ne savent pas ce que signifie ce rapport pour leur devenir d'homme et pour les pages d'histoire qu'ils peuvent être amenés à écrire. Ils n'ont pas l'esprit qu'il faudrait pour saisir les effets réciproques de l'homme sur la société, de la biographie sur l'histoire, du moi sur le monde. Ils ne peuvent affronter leurs épreuves personnelles de manière à maîtriser les transformations structurelles auxquelles d'ordinaire ils tournent le dos.

§4. Rien d'étonnant à cela. Jamais tant d'hommes à la fois n'ont été secoués si souvent et si brutalement par les séismes de l'histoire. Les cataclysmes, qui ont bouleversé hommes et femmes à travers le monde, ont épargné les Américains ; les causes de ce phénomène sont historiques ; plus l'on va, plus ce n'est « que de l'histoire ». Aujourd'hui, c'est l'histoire du monde qui concerne tous les hommes. Ici et maintenant, en l'espace d'une seule génération, un sixième de l'humanité passe de la féodalité et de la nuit à la modernité, au progrès, et à l'effroi. On décolonise ; en même temps, l'impérialisme s'installe sous des formes nouvelles et sournoises. Des révolutions éclatent : les hommes sentent des espèces nouvelles d'autorité les étreindre. Les totalitarismes surgissent, et s'écroulent, quand ils ne connaissent pas de fabuleuses réussites. Après un règne de deux cents ans, on dit son fait au capitalisme : il n'est qu'un moyen parmi d'autres d'organiser la société en machine d'industrie.

§5. Après deux siècles d'espoir, seule une petite minorité de par le monde connaît la démocratie, fût-elle de pure forme. Dans les pays sous-développés, on rompt partout avec les anciens modes de vie, et les aspirations deviennent des exigences péremptoires. Dans les pays surdéveloppés, l'autorité et la violence ne respectent plus aucun domaine, et revêtent une forme bureaucratique. Aujourd'hui, l'humanité est devant nos yeux ; de chaque côté, les deux supergrands mettent tout en oeuvre, avec méthode et puissance, pour préparer la troisième Guerre Mondiale.

§6 L'histoire va trop vite, et les hommes ne peuvent plus [6] s'orienter d'après les valeurs qu'ils respectent. Quelles valeurs, du reste ? Même sans céder à la panique, les hommes comprennent souvent que les anciennes façons de penser et de sentir se sont effondrées, et que l'ambiguïté des

nouveaux départs risque de provoquer une stase morale. Comprend-on alors pourquoi les hommes ordinaires ne peuvent suffire aux univers dilatés où ils sont plongés brutalement ? Pourquoi ils ne comprennent pas ce que leur époque signifie pour leur existence ? Pourquoi, en défendant leur individualité, ils tombent dans l'indifférence morale, parce qu'ils essaient de rester des particuliers ?

§7. De quoi ont-ils besoin ? Pas seulement d'être informés : en ce siècle positif, l'information accapare souvent leur attention et les rend incapables de l'assimiler. Pas seulement des armes de la raison non plus, bien qu'à trop lutter pour les acquérir, ils épuisent leur pauvre énergie morale.

§8. Ce dont ils ont besoin, ce dont ils éprouvent le besoin, c'est une qualité d'esprit qui leur permette de tirer parti de l'information et d'exploiter la raison, afin qu'ils puissent, en toute lucidité, dresser le bilan de ce qui se passe dans le monde, et aussi de ce qui peut se passer au fond d'eux-mêmes. C'est cette qualité que journalistes et universitaires, artistes et collectivités, hommes de science et annotateurs attendent de ce qu'on peut appeler l'imagination sociologique. Tel est mon argument.

1

§9. L'imagination sociologique permet à celui qui en est doué de comprendre le théâtre élargi de l'histoire en fonction des significations qu'elle revêt pour la vie intérieure et la carrière des individus. Grâce à cette imagination, il est à même de prendre note que, dans le tumulte de l'expérience journalière, les individus se méprennent sur la place qu'ils occupent dans la société. Au coeur de ce tumulte, on cherche l'ossature de la société moderne, et au coeur de l'ossature s'exprime la psychologie d'un certain nombre d'hommes et de femmes. Ce faisant, on oriente le malaise personnel vers certaines épreuves explicites, et on transforme l'indifférence des collectivités en prise de conscience des enjeux collectifs. [7]

§10. Premier fruit de cette imagination et première leçon à tirer de la sociologie qui s'en inspire : l'idée que l'individu ne peut penser sa propre expérience et prendre la mesure de son destin qu'en se situant dans sa période ; qu'il ne peut savoir quoi attendre de la vie, qu'en sachant ce que peuvent en attendre tous les individus dont la situation est la même que la sienne. C'est à bien des égards une grande et terrible leçon. On ne sait ce dont l'homme est capable dans la recherche de l'effort suprême et dans celui de l'abaissement ; dans les larmes et dans les rires, dans la joie de la brutalité et les délices de la raison. Mais on sait bien aujourd'hui que les limites de la « nature humaine » sont d'une redoutable élasticité. On a compris que tous les individus, d'une génération à l'autre, vivent dans une société ; qu'ils écrivent une biographie, et qu'ils l'écrivent dans une séquence historique précise. Du fait qu'il vit, l'individu contribue, si peu que ce soit, à la formation de cette société et à son histoire, dans le temps même où il est produit par la société, et poussé, l'épée dans les reins, par son histoire.

§11. L'imagination sociologique permet de saisir histoire et biographie, et les rapports qu'elles entretiennent à l'intérieur de la société. C'est la tâche qui lui revient et c'est l'espoir qu'elle fait naître. Reconnaître cette tâche et cet espoir est le propre du sociologue classique. C'est ce que fait Herbert Spencer, à sa manière ampoulée, polysyllabique, et exhaustive, mais aussi le gracieux, le pourfendeur, le juste, qu'est E. A. Ross : c'est ce que font Auguste Comte, Emile Durkheim, et Karl Mannheim, avec sa pensée subtile et compliquée. C'est ce qu'on trouve chez Marx, chaque fois qu'il fait preuve d'excellentes qualités intellectuelles ; c'est ce qui fait l'acuité ironique et étincelante de Thorstein Veblen, le réel à facettes que s'est plu à reconstruire Joseph Schumpeter ; et c'est à elle qu'on doit l'envergure psychologique de W. E. H. Lecky, au même titre que la profondeur et la clarté de Max Weber... C'est à elle qu'on reconnaît le meilleur des études contemporaines sur l'homme et sur la société.

§12. Nulle étude sociale n'a bouclé son périple intellectuel, qui n'est retournée vers les problèmes de biographie et d'histoire, et vers leurs interférences au coeur de la société. Quels que soient les problèmes spécifiques abordés par les sociologues classiques, quelle que soit l'étendue des aspects de la [8] réalité sociale qu'ils ont examinée, ceux dont l'imagination a formulé les promesses de leur tâche ont tous posé les trois séries de questions suivantes :

1) Quelle est la structure d'ensemble de la société étudiée ? Quelles sont ses composantes, et comment s'organisent leurs rapports ? En quoi se distingue-t-elle des autres espèces d'ordre social ? Au sein de cette société, quels aspects contribuent à sa survivance, à ses transformations ?

2) Où se situe cette société dans l'histoire humaine ? Quelle est la mécanique de ses transformations ? Quelle place occupe-t-elle dans le développement de l'humanité tout entière, et quel rôle y joue-t-elle ? Quelles sont les influences tour à tour subies et exercées par les aspects étudiés, au sein de la période historique où ils gravitent ? Et cette période elle-même, quelles sont ses caractéristiques ? En quoi se distingue-t-elle des autres ? Quelle est sa façon à elle de faire l'histoire ?

3) Quels hommes, quelles femmes trouve-t-on essentiellement dans la société et dans la période étudiées ? Quelle majorité y domine ? Comment ces êtres sont-ils choisis, formés, émancipés, bridés ; sensibilisés, immunisés ? Quelles sortes de « nature humaine » voit-on apparaître dans la conduite et le caractère de cette société, à cette période-là ? Et quel rôle joue chaque aspect de la société examinée auprès de la « nature humaine » ?

§13. Qu'il s'agisse d'étudier une grande puissance ou un petit mouvement littéraire, une famille, une prison, une foi - ce sont ces questions-là que les meilleurs sociologues ont posées. Ce sont les charnières intellectuelles de toute étude classique sur l'homme en société, et ce sont les questions que pose inévitablement tout esprit doué d'imagination sociologique. Etre ainsi fait, c'est changer de perspective à volonté ; pouvoir passer du politique au psychologique ; d'une famille particulière aux budgets nationaux comparés de tous les pays du monde ; du séminaire à l'institution militaire ; du pétrole à la poésie contemporaine. C'est pouvoir franchir tous les degrés qui séparent les transformations les plus impersonnelles et les plus lointaines, des traits les plus intimes de la personne humaine, et apercevoir leurs rapports. A l'arrière-plan, se trouve le besoin de connaître la signification sociale et historique de l'individu, dans la société et durant la période où il plonge et vit. [9]

§14. Voilà en somme pourquoi l'homme s'en remet aujourd'hui à l'imagination sociologique pour saisir ce qui se passe dans le monde et pour comprendre ce qui lui arrive, en tant que point d'intersection de biographie et d'histoire, au coeur de la société. Si l'homme d'aujourd'hui se pense comme un être marginal, sinon comme un perpétuel exilé, c'est qu'il ressent profondément la relativité sociale et la puissance de transformation de l'histoire. L'imagination sociologique est la forme la plus féconde de cette prise de conscience. Grâce à elle, il arrive à des hommes dont les mentalités n'ont parcouru que de courtes orbites, de se réveiller brutalement comme à l'intérieur d'une demeure qu'ils croyaient seulement reconnaître.

- A tort ou à raison, ils s'estiment en mesure de se donner de justes bilans, des évaluations qui se tiennent, des orientations d'ensemble.

- D'anciens jugements qui leur semblaient raisonnables font figure, aujourd'hui, d'élucubrations stupides. Ils savent à nouveau s'étonner. Ils acquièrent une nouvelle façon de penser, ils refondent et dépassent leurs propres valeurs. En un mot ils saisissent, à l'aide de leur réflexion et de leur sensibilité, la signification culturelle des sciences sociales.

§15. La distinction la plus fructueuse qu'on doive à l'imagination sociologique est celle qu'elle opère entre les « épreuves personnelles de milieu » et les « enjeux collectifs de structure sociale ». C'est là

un instrument majeur de l'imagination sociologique et un trait commun à tous les ouvrages classiques de sociologie.

§16. Les épreuves surgissent au sein du caractère de l'individu et affectent ses rapports immédiats avec autrui ; elles concernent son moi et les secteurs limités de vie sociale qu'il connaît personnellement et directement. Partant, la formulation et la résolution des épreuves ne franchissent pas les frontières de l'entité biographique que constitue l'individu, ni celles de son milieu immédiat, le contexte social où s'exerce directement son expérience personnelle et, dans une certaine mesure, son activité consciente. L'épreuve affecte l'individu : il sent peser une menace sur les valeurs qui lui tiennent à cœur. [10]

§17. Les enjeux soulèvent des questions qui transcendent le voisinage de l'individu et le champ de sa vie intérieure. Ils concernent la combinaison de ces milieux limités, dont la somme constitue les institutions d'une société historique ; ils affectent la façon dont ils se recoupent et s'interpénètrent en donnant cette structure à grand point qu'est la vie sociale et historique. L'enjeu affecte les collectivités : elles sentent qu'une menace pèse sur une valeur qui leur est chère. On ne s'entend pas toujours sur ce qu'est au juste cette valeur, et sur ce qui la menace. Il s'agit le plus souvent d'un dialogue de sourds, pour la bonne raison que l'enjeu (par sa nature même, et contrairement à l'épreuve, fût-elle communément répandue) se définit très mal en fonction du milieu quotidien immédiat des hommes ordinaires. Pour tout dire, il ne va presque jamais sans une crise dans les institutions, et sans ce que les Marxistes appellent des « contradictions » ou des « antagonismes ».

§18. Qu'on songe au chômage. Que, dans une ville de 100.000 habitants, un seul homme soit au chômage, il traverse là une épreuve personnelle ; pour le soulager, il faut tenir compte de son caractère, de ce qu'il sait faire, et des occasions qui peuvent se présenter. Mais lorsque, dans une nation de 50 millions de salariés, 15 millions d'hommes sont au chômage, on a affaire à un enjeu, et ce n'est pas du hasard qu'on peut attendre une solution. La structure même du hasard est détruite. L'énoncé correct du problème réclame, au même titre que ses solutions possibles, l'examen préalable des institutions économique-politiques de la société, et non plus des seules situations et des caractères propres à une diaspora d'individus.

§19. Qu'on songe à la guerre. La guerre, lorsqu'elle se produit, pose à l'individu des problèmes personnels : comment en réchapper, ou comment y mourir en se couvrant de gloire ; comment s'y remplir les poches ; comment se réfugier dans les hautes sphères de la machine militaire ; comment concourir à la paix. En un mot, il s'agit, suivant les valeurs qu'on défend, tantôt de trouver un ensemble de milieux qui vous permettent de passer au travers, tantôt de donner un sens à sa propre mort. Mais les enjeux structurels de la guerre en affectent les causes : les types d'hommes qu'elle se donne pour stratèges ; ses conséquences économiques, politiques, familiales, religieuses ; l'irresponsabilité anarchique d'un monde d'états-nations. [11]

§20. Qu'on songe au mariage. Dans le mariage, l'homme et la femme peuvent traverser des épreuves personnelles, mais lorsque la moyenne des divorces au cours des quatre premières années de mariage atteint 250 pour 1000, c'est bien que quelque chose ne va pas, qu'il existe un problème structurel dans les institutions matrimoniales, familiales, et dans celles qui reposent sur ces deux-là.

§21. Qu'on songe à la capitale américaine, à l'horreur, à la beauté, à la laideur, à la splendeur de cette ville tentaculaire. Pour la haute bourgeoisie, la solution personnelle au « problème de la capitale » consiste à se procurer un appartement avec garage particulier au cœur de la ville, et à se faire construire, à 50 ou 100 kilomètres en dehors, une maison signée Henry Hill, et un jardin signé Garrett Eckbo, sur un terrain de 50 hectares. Grâce à ces deux zones d'influence, nanties chacune d'un petit personnel, et reliées par hélicoptère privé, on résoudra aisément les multiples épreuves de milieux personnels suscitées par les sujétions de la ville.

§22. Tout cela est bel et bon, mais résout-on les enjeux collectifs que pose la donnée structurelle de la ville ? Que faire de ce monstre admirable ? Le faire exploser en unités dispersées, à la fois

professionnelles et résidentielles ? Se contenter de le remettre à neuf ? L'évacuer, le faire sauter à la dynamite, élever ailleurs d'autres cités conçues selon des plans nouveaux ? Mais quels plans ? Et qui devra les choisir et les mettre en oeuvre ? Ce sont là des problèmes de structure ; s'y attaquer et les résoudre réclame que nous examinions les problèmes politiques et économiques qui affectent de multiples milieux.

§23. Dans la mesure où un système économique laisse la porte ouverte à des crises, il n'y a pas de solution personnelle au problème du chômage. Dans la mesure où la guerre est inhérente au système de l'état-nation et à l'inégalité de l'implantation industrielle dans le monde, l'individu ordinaire dans son étroit milieu est incapable - avec ou sans la psychiatrie - de résoudre les épreuves que fait naître ce système ou cette absence de système. Dans la mesure où l'institution de la famille fait des femmes de mignonnes petites esclaves, et des hommes leurs protégés et leurs pourvoyeurs attirés, aucune solution strictement privée ne peut résoudre le problème du mariage idéal. Dans la mesure où le monstrueux développement de la ville tentaculaire et celui de l'automobile sont [12] parties intégrantes de la société surdéveloppée, les problèmes de la vie citadine ne trouvent pas leur solution dans l'esprit d'invention personnel ni dans la fortune des particuliers.

§24. Ce que nous vivons dans des milieux spécifiques et variés, je l'ai dit, est souvent le résultat de changements structurels. Partant, pour comprendre les changements qui affectent de nombreux milieux personnels, il faut les dépasser. Le nombre et la variété de ces changements structurels croissent à mesure que les institutions où nous vivons s'élargissent et s'imbriquent les unes dans les autres. Connaître l'idée de structure sociale et en user avec sagesse, c'est être capable de relier entre eux un grand nombre de milieux. Etre à même de les relier, c'est être doué d'imagination sociologique.

3

§25. Quels sont aujourd'hui les principaux enjeux qui se posent aux collectivités et les épreuves majeures que rencontrent les individus ? Pour formuler épreuves et enjeux, il faut se demander quelles valeurs sont en même temps chéries et menacées par les grandes tendances de notre époque, et quelles valeurs sont en même temps chéries et défendues. Dans un cas comme dans l'autre, il faut examiner quelles contradictions fondamentales de structure impliquent l'appui et la menace.

§26. Quand on chérit des valeurs et qu'on ne sent peser sur elles aucune menace, c'est le *bonheur*. Quand on chérit des valeurs et qu'on les sent menacées, on traverse une crise, vécue comme épreuve personnelle ou comme enjeu collectif. Et quand la menace paraît planer sur toutes les valeurs, c'est la panique.

§27. Mais que se passe-t-il, si l'on ne chérit aucune valeur, et si l'on ne sent planer aucune menace ? C'est l'état *d'indifférence*. S'il enveloppe toutes les valeurs, il s'agit d'apathie. Que se passe-t-il enfin si, ne chérissant aucune valeur, on sent néanmoins planer une menace ? C'est l'état *d'inquiétude*, ou d'angoisse, qui, s'il se généralise, provoque une espèce de malaise, douloureux et vague.

§28. Notre époque est faite d'inquiétude et d'indifférence mais elles ne sont pas encore formulées de manière à laisser [13] oeuvrer la raison et jouer la sensibilité. En lieu et place d'épreuves définies en fonction de valeurs et de menaces, on ne trouve souvent que le désarroi d'une inquiétude imprécise. En lieu et place des enjeux explicites, existe simplement l'impression que « rien ne va plus ». On n'a pas encore dit quelles sont les valeurs menacées, et ce qui les menace ; en somme, on n'a même pas encore statué sur leur cas. Quant à en faire des problèmes de sociologie, il n'en a jamais été question.

§29. Dans les années trente, hormis certains milieux d'affaires, tout le monde savait que certain problème économique ne faisait qu'un avec un tissu d'épreuves personnelles. Dans ces discussions sur la « crise du capitalisme », les analyses de Marx et celles qu'on avait plus

d'une fois démarquées dans ses oeuvres, sans toutefois le dire, avaient certainement posé les termes essentiels du problème, et des hommes y avaient lu leurs épreuves personnelles. Les valeurs menacées étaient assez claires, et tous les avaient à coeur ; les contradictions de structure qui les menaçaient n'étaient pas moins claires. Les unes et les autres étaient passionnément vécues. C'était une époque de conscience politique.

§30. Mais les valeurs menacées dans l'ère qui s'ouvre au lendemain de la deuxième Guerre Mondiale ne sont ni unanimement reconnues comme valeurs, ni ressenties comme menacées. Souvent, l'inquiétude personnelle ne s'exprime pas ; souvent, le malaise collectif et les décisions qui engagent l'avenir des structures ne donnent pas lieu à des enjeux collectifs. Pour ceux qui révèrent les valeurs transmises sous le nom de raison et de liberté, c'est l'inquiétude même qui fait l'épreuve ; c'est l'indifférence qui fait l'enjeu. Et c'est cet état d'inquiétude et d'indifférence qui caractérise notre époque. Ce phénomène est si frappant qu'il fait souvent croire à une sorte de glissement de la problématique actuelle. On nous dira plus d'une fois que les problèmes de notre décennie, ou même que les crises de notre époque, ne s'inscrivent plus dans le domaine extérieur de l'économie mais dans la sphère de l'existence individuelle - qu'il s'agit bel et bien de savoir s'il y aura un jour une véritable existence individuelle. On ne pose plus le problème du travail des enfants, mais celui des illustrés ; on ne s'occupe plus du problème de la pauvreté, mais du problème de l'organisation des loisirs. Les grands enjeux collectifs comme les épreuves personnelles sont souvent décrits selon le « psychiatrique », et on cherche par là à ignorer [14] les grands enjeux et les grands problèmes collectifs de la société moderne. On se fonde généralement sur une sorte d'étroit provincialisme occidental, pour ne pas dire américain, qui laisse de côté les deux tiers de l'humanité. Trop souvent aussi, on arrache arbitrairement la vie individuelle aux institutions qui l'enveloppent, au sein desquelles elle se déroule, et qui d'aventure pèsent sur elle plus lourdement que le milieu intime de l'enfance.

§31. On ne saurait poser les problèmes du loisir sans faire appel aux problèmes du travail. Les épreuves familiales que provoque la fréquentation des illustrés ne peuvent faire problème que si l'on omet d'envisager la situation où mettent la famille contemporaine ses nouveaux rapports avec les plus récentes institutions de la structure sociale. Ni le loisir, ni le mauvais usage qu'on en peut faire ne font problème, si l'on oublie à quel point le malaise et l'indifférence infectent le climat social et le climat personnel, où baigne la société américaine contemporaine. Dans ce climat, on ne saurait poser ni résoudre aucun problème de « vie privée » qui ne reconnaisse la crise d'ambition dont est marquée la carrière professionnelle des artisans de la concentration économique.

§32. Il est vrai de dire, avec les psychanalystes, que les gens « se sentent de plus en plus à la merci de forces obscures, qui les habitent et qu'ils sont incapables de définir ». Mais il n'est pas vrai de dire, avec Ernest Jones, que « le plus grand ennemi de l'homme et son plus grand péril résident dans sa nature désordonnée et dans les forces obscures refoulées au plus profond de lui-même. » C'est tout le contraire. Le « plus grand péril » de l'homme réside dans les forces désordonnées de la société contemporaine elle-même, l'aliénation qu'entraînent ses méthodes de production, ses techniques enveloppantes de domination politique, son anarchie internationale - en un mot comme en cent, dans les transformations tentaculaires qu'elle fait subir à la « nature » de l'homme, aux conditions et aux objectifs de sa vie.

§33. A présent, le sociologue a une tâche urgente à accomplir ; elle est à la fois politique et intellectuelle (car en l'espèce les deux coïncident), et elle consiste à isoler clairement ce qui fait l'inquiétude et l'indifférence du monde contemporain. Tous les travailleurs de la culture le lui demandent [15] instamment - les physiciens, les artistes, et, d'une façon générale toute la communauté intellectuelle. C'est cette tâche et cette attente qui font des sciences sociales le

commun dénominateur de notre ère culturelle, et qui rendent l'imagination sociologique tellement nécessaire.

4

§34. Chaque siècle possède une manière de penser qui constitue la raison commune de sa vie intellectuelle. De nos jours, certes, en l'espace d'un an ou deux, les engouements intellectuels se succèdent. Ces flambées d'enthousiasme donnent sans doute du sel à l'activité culturelle, mais s'éteignent sans laisser de traces. Ce ne fut pas le cas des grands courants de pensée que furent la physique de Newton et la biologie de Darwin. L'une et l'autre étendirent leur influence bien au-delà de leur domaine immédiat. Directement ou indirectement, elles permirent à d'obscurs chercheurs comme à d'insignes commentateurs de regrouper leurs observations et de reformuler leurs problèmes.

§35. A l'époque moderne, la biologie et la physique ont été le dénominateur commun de la pensée sérieuse et de la métaphysique populaire en Occident. La « technique du laboratoire » s'est imposée comme méthode et comme garantie intellectuelle. Tel est le premier sens du dénominateur commun intellectuel : que les hommes puissent exprimer leurs convictions les plus profondes en fonction de lui ; les autres langages et les autres pensées ne sont que des instrumenta de fuite et d'obscurité.

§36. Bien entendu, ce n'est pas parce qu'un dénominateur commun s'impose que d'autres pensées et d'autres sensibilités n'existent pas. Cela veut dire simplement que les centres d'intérêt intellectuels plus généraux tendent à s'y glisser, à trouver là leur expression la plus nette, et, une fois exprimés, à donner l'impression qu'ils ont découvert sinon une solution, du moins une voie d'avenir.

§37. L'imagination sociologique est en passe de devenir le commun dénominateur de notre vie culturelle, et son trait distinctif. Cet esprit est à l'oeuvre en sociologie et en psychologie, mais il dépasse largement l'une et l'autre dans l'état actuel de leur évolution. Il est lent et douloureux à acquérir par les [16] individus et par la communauté ; nombreux sont les sociologues qui ignorent son existence. Ils paraissent méconnaître qu'au prix de cette imagination ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes ; qu'à la laisser en friche, ils trompent les attentes que la culture est à la veille d'exiger d'eux, et que les traditions classiques de leurs disciplines leur permettraient de remplir.

§38. Or, dans les disciplines exactes comme dans les disciplines morales, en littérature comme en politique, on fait régulièrement appel à cette imagination. Dans de nombreuses formes d'expression, ses qualités sont devenues les traits dominants de l'entreprise intellectuelle et de la sensibilité culturelle. On les trouve chez d'éminents critiques comme chez les bons journalistes, et à vrai dire les uns et les autres sont souvent jugés en fonction d'elles. Les catégories populaires de la critique, fondées sur le degré « d'intellectualité » (*high-brow, low-brow, middle-brow*) relèvent aujourd'hui autant de la sociologie que de l'esthétique. Les romanciers dont l'oeuvre de qualité incarne les définitions les plus répandues de la réalité possèdent souvent cette imagination, et s'efforcent de répondre aux attentes. C'est avec elle qu'on cherche à s'acheminer vers le présent comme histoire. A mesure que les représentations de la « nature humaine » deviennent de plus en plus problématiques, on éprouve le besoin d'accorder aux catastrophes et aux routines sociales une attention à la fois plus étroite et plus imaginative, car elles dévoilent (en même temps qu'elles façonnent) la nature de l'homme, en ces temps d'agitation politique et de conflits idéologiques. Quoiqu'on se laisse à y toucher par mode, l'imagination sociologique n'est pas seulement une mode. C'est un esprit, qui semble augurer très bien d'une compréhension de notre réalité intime, en accord avec les réalités sociales qui l'englobent.

§39. Ce n'est pas seulement un esprit parmi les modes de sensibilité contemporaine ; c'est *l'esprit par excellence* qui, si l'on en use à meilleur escient et plus amplement, laisse à penser que tous ces

modes de sensibilité, pour ne pas dire la raison humaine, en viendront à jouer un plus grand rôle dans les affaires humaines.

§40. Le rôle culturel de la physique - le plus ancien dénominateur commun, s'amenuise de plus en plus. On la considère [17] à présent comme un style intellectuel impropre. Depuis toujours, le doute religieux et la polémique théologique avaient mis en question le bien-fondé du style scientifique dans la pensée, l'affectivité, l'imagination et la sensibilité ; mais nos pères et nos grands-pères avaient balayé ces doutes. Le doute, aujourd'hui, est laïc, humaniste, et très souvent confus. Les derniers progrès de la physique, couronnés par l'invention et la propagation de l'arme thermo-nucléaire, n'apportent guère de solutions aux problèmes qui préoccupent les communautés intellectuelles et les collectivités culturelles. On y a vu, à raison, le résultat d'une recherche hautement spécialisée, et on y a senti, à tort, je ne sais quel merveilleux mystère. Ces progrès ont soulevé davantage de problèmes qu'ils n'en ont résolu, tant sur le plan intellectuel que sur le plan moral, et ces problèmes relèvent du social et non de la physique. Dans les sociétés surdéveloppées, on estime que la nature est conquise, et la pauvreté vaincue. Or, c'est ici même que la science, instrument principal de ces conquêtes, apparaît comme déchaînée, sans objet, comme un instrument à réévaluer.

§41. Pendant longtemps, la Science a joui d'une estime sans problème, mais aujourd'hui, l'ethos technologique et l'imagination technique qui lui sont associés nourrissent plus de terreurs et d'ambiguïtés que d'espoirs et de progrès. Certes la « science » est autre chose que cela, mais on craint précisément qu'un jour elle ne soit plus que cela. Si l'on éprouve le besoin de réévaluer la science physique, c'est qu'on a besoin d'un nouveau dénominateur commun. C'est la signification humaine et le rôle social de la science, son enjeu commercial et militaire, sa dimension politique, qui sont soumis à une confuse réévaluation. Les progrès scientifiques de l'armement peuvent rendre nécessaire une réorganisation de la politique mondiale - mais on sent que cette « nécessité » n'est pas résolvable par la science physique.

§42. Ce qui passait pour de la « science » apparaît aujourd'hui comme une philosophie contestable ; quant à la « vraie science », on lui reproche de ne livrer que des fragments confus des réalités où vivent les hommes. Les hommes de science n'essaient plus de représenter la réalité totale, ou de donner un aperçu fidèle de la destinée humaine. En outre, la « science » semble tenir beaucoup moins d'un ethos créateur et d'une sorte d'orientation, que d'une batterie de Machines à Science, servies par des techniciens et dirigées par des économistes [18] et des militaires, qui n'incarnent ni ne comprennent la Science comme ethos et comme orientation. De leur côté, les philosophes qui parlent en son nom tombent dans le « scientisme », en donnant son expérience pour équivalente de l'expérience humaine, et en prétendant que les problèmes de la vie ne peuvent se résoudre que grâce à sa méthode. Cela étant, beaucoup de culturalistes prennent la « science » pour un faux messie prétentieux, ou du moins pour un élément extrêmement ambigu de la civilisation moderne.

§43. Mais il y a, comme l'a dit C. P. Snow, « deux cultures » : la culture scientifique et la culture humaniste. Histoire ou drame, biographie, poésie ou roman, l'essence de la culture humaniste a toujours été la littérature. Or on laisse entendre maintes fois que la littérature sérieuse est devenue à bien des égards un art mineur. S'il en est ainsi, la faute n'en revient pas aux collectivités, aux moyens de communication de masse, et à toutes les menaces qu'ils font peser sur la production littéraire sérieuse. C'est dû aussi à la qualité même de l'histoire de notre temps, et à ce dont a besoin l'homme sensible pour saisir cette qualité. Où est l'invention romanesque, où est le journalisme, où l'entreprise artistique qui peut rivaliser avec les faits politiques de notre temps ? Quelle vision dantesque approche de l'enfer de la guerre moderne ? Quelle accusation saurait se mesurer à l'insensibilité morale des hommes en proie

aux tourments de l'accumulation primitive ? C'est la réalité sociale et historique que les hommes veulent connaître, et bien souvent, la littérature ne leur apporte rien. Ils ont soif de faits, ils en cherchent le sens, ils veulent qu'on leur peigne un grand tableau qui fasse vrai, et où ils puissent se comprendre. Ils veulent aussi des valeurs directrices, des émotions et des modes de sensibilité appropriés, des vocabulaires de mobiles. La littérature d'aujourd'hui ne les leur offre guère. Est-ce son rôle ? Peu importe ; ce qui compte, c'est que les hommes n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent.

§44. Autrefois, les hommes de plume se faisaient les critiques et les historiens de l'Angleterre ou de l'Amérique. Ils essayaient de caractériser des sociétés, d'entrevoir leur portée morale. Si Tocqueville et Taine étaient en vie aujourd'hui, ne seraient-ils pas sociologues ? C'est la question qu'un journaliste du Times de Londres posait à propos de Taine ; il répondait ceci : [19]

« Pour Taine, l'homme était essentiellement un animal social, et la société un ensemble de groupes ; Taine c'était un observateur scrupuleux, un homme de terrain infatigable, et il possédait une qualité précieuse pour discerner les rapports entre les phénomènes sociaux - la souplesse. Il était trop curieux du présent pour faire un bon historien, trop théoricien pour tâter du roman, et il concevait trop la littérature comme une documentation sur la culture d'un siècle ou d'un pays pour se tailler la réputation d'un grand critique. Ses travaux sur la littérature anglaise tiendraient plutôt du commentaire sur la moralité de la société anglaise et de la thèse positiviste.. C'est avant tout un théoricien de la société » (Times Literary Supplement, 15 novembre 1957)

§45. Au fait qu'il soit resté un « homme de plume », et non un sociologue, on mesure combien la sociologie du XIXe siècle chérissait les « lois », qu'elle voulait analogues à celles des sciences de la nature. En l'absence d'une science sociale adéquate, critiques et romanciers, poètes et hommes de théâtre ont été les grands, et souvent les seuls formulateurs des épreuves personnelles - parfois même des enjeux collectifs. L'art sait exprimer ces sentiments, et les met souvent en valeur, il leur prête un relief dramatique, mais il lui manque cette limpidité intellectuelle dont on a besoin aujourd'hui pour les soulager, ou pour les comprendre. L'art ne peut pas présenter ces sentiments sous forme de problèmes recouvrant les épreuves et les enjeux dont les hommes doivent prendre conscience, S'ils veulent triompher de leur malaise et de leur indifférence, de la misère opiniâtre qui en est la rançon. Non, l'artiste ne s'y attache pas souvent, et d'ailleurs, s'il est sérieux, il a aussi ses épreuves, et il retirerait le plus grand bien, culturellement et intellectuellement, d'une science sociale fouettée par l'imagination sociologique.

5

§46. Mon propos, dans ce livre, est de définir la portée des sciences sociales devant les tâches culturelles de notre temps. Je veux montrer quel effort implique le développement de l'imagination sociologique ; ses retentissements sur la vie politique [20] et culturelle ; et, peut-être, signaler les conditions nécessaires à son éclosion. De la sorte, je veux préciser la nature et les utilisations de la science sociale d'aujourd'hui, et indiquer ce qu'il en est aux Etats-Unis (note 2) .

§47. A un moment donné, certes, la « science sociale », c'est ce que font les sociologues patentés - mais ils ne font pas tous la même chose, tant s'en faut. La science sociale, c'est aussi ce qu'ont fait les sociologues du passé - mais les différents esprits cherchent à retrouver des traditions différentes.

Note 2. Je me dois d'avouer que je préfère beaucoup l'expression d' « études sociales », à celle de « sciences sociales » ; non pas que j'en veuille aux physiciens (je les aime beaucoup, au contraire), mais le mot « science » a acquis un grand prestige, et n'a plus de sens bien précis. Je ne veux surtout pas ravir le prestige ou dégrader le sens davantage, en l'utilisant comme une métaphore philosophique. Malheureusement, si je parlais d'études sociales, le lecteur américain penserait aussitôt à l'ins-

truction civique des *High Schools*, ce qu'à Dieu ne plaise. L'expression « les sciences du comportement » ne passe pas ; c'est une invention destinée à soutirer de l'argent aux Fondations, qui mettent « science sociale » et « socialisme » dans le même sac. Il faudrait un terme qui englobe l'histoire (et la psychologie, dans la mesure où elle étudie l'être humain), et qui ne prête à aucune discussion : les mots sont les armes de la réflexion et non l'enjeu de nos querelles. Je crois que les « disciplines humaines » conviendraient. Mais laissons cela. En espérant ne pas prêter à confusion, je sacrifierai à l'usage, et je parlerai de « sciences sociales ». (On traduira ici *social sciences* par sciences sociales, *sciences humaines*, et quand on ne risque pas d'ambiguïté, par *sociologie*.)

Autre point : j'espère que mes collègues s'accommoderont de l'expression « l'imagination sociologique ». Les politistes qui m'ont lu proposent « l'imagination politique », les anthropologues « l'imagination anthropologique » - et ainsi de suite. Le mot compte moins que l'idée, et j'espère qu'elle se fera jour au cours de cette étude. Bien entendu, je ne songe pas exclusivement à la discipline universitaire qui porte le nom de « sociologie ». Les sociologues sont loin de toujours l'illustrer. En Angleterre, par exemple, c'est une discipline qui est encore marginale à l'université, alors qu'elle fleurit abondamment dans le journalisme, le roman et surtout l'histoire. Même chose en France : la confusion et l'audace de la pensée française depuis la Deuxième Guerre Mondiale s'appuient sur le sentiment qu'elle nourrit des traits sociologiques du destin de l'homme à notre époque, alors que ce sont plutôt les hommes de lettres et non les sociologues de métier qui apportent ce message. Toutefois, j'utiliserai l'expression « imagination sociologique » parce que 1) chacun prêche pour sa paroisse, et après tout je suis sociologue ; 2) je crois qu'historiquement c'est une qualité d'esprit qu'on trouve plus fréquemment chez les sociologues classiques que chez les autres spécialistes des sciences sociales ; 3) comme je m'en vais critiquer diverses écoles sociologiques, j'ai besoin d'un terme contraire.

[21]

Quand je parle du « grand espoir de la sociologie », c'est évidemment de l'espoir que je discerne.

§48. Il y a, en ce moment, chez les sociologues, un malaise général, qui est à la fois intellectuel et moral, et qui concerne la direction que paraissent prendre leurs études. Ce malaise, ses causes funestes, s'inscrivent, je suppose, dans la grande inquiétude intellectuelle des temps présents. Pourtant, ce malaise paraît être plus aigu chez les sociologues, ne serait-ce que par l'espoir plus solide qui les guidait naguère, la nature des sujets qu'ils abordent, et le besoin pressant de travaux importants qui se fait sentir aujourd'hui.

§49. Tout le monde ne partage pas ce malaise, mais c'est justement parce que certains y sont imperméables que le malaise redouble chez ceux qui ont conscience de cet espoir, et qui reconnaissent honnêtement la médiocrité prétentieuse des tentatives actuelles. C'est précisément mon intention que d'ajouter à ce malaise, de cerner ses causes, de le remplacer par un désir ardent de réaliser l'espoir, après que j'aurai préparé la place pour de nouveaux départs ; en somme je voudrais signaler quelques-unes des tâches qui s'imposent, et les moyens qui permettent de mener à bien ce qu'il faut faire désormais.

§50. Ma conception de la sociologie n'est pas « dans le vent ». Elle condamne la science sociale des techniques bureaucratiques, qui inhibent la recherche par des prétentions « méthodologiques », l'alourdissent de conceptions confuses, la galvaudent sous les problèmes mineurs coupés des enjeux collectifs. Ces inhibitions, ces obscurités, ces banalités ont plongé les études dans la crise, sans en suggérer l'issue le moins du monde.

§51. Certains vantent les « équipes de techniciens », d'autres le primat du chercheur isolé. Certains s'escriment à figoler les méthodes et les techniques d'enquête ; d'autres pensent que les modes de travail adoptés par les artisans intellectuels sont délaissés et devraient être remis en honneur. Certains respectent scrupuleusement un code de procédures rigide ; d'autres s'emploient à faire fructifier, à solliciter, à exploiter l'imagination sociologique. Certains, empoisonnés par le formalisme extrême de la « théorie », passent leur temps à unir et à désunir les concepts d'une manière fort surprenante pour les autres ; ces « autres » ne recourent à l'élaboration terminologique que s'ils sont bien sûrs par là d'élargir le champ [22] de leur sensibilité, et d'augmenter la portée de leur raisonnement. Certains s'enferment dans l'examen des milieux restreints, avec l'espoir de les « mettre bout à bout », pour concevoir les grandes structures ; d'autres étudient les structures sociales, où ils comptent pouvoir situer d'innombrables petits milieux. Certains, dédaignant toute étude comparée, n'étudient qu'une petite communauté à la fois, dans une seule société ; d'autres, comparatistes convaincus, envisagent directement les structures sociales des nations du monde. Certains restreignent leurs recherches à des séquences extrêmement brèves ; d'autres se penchent sur des enjeux

que seule une longue perspective historique laisse apparaître. Certains enferment leurs travaux dans les limites (les cloisonnements universitaires ; d'autres, s'inspirant de toutes les sections, se spécialisent en fonction du sujet ou du problème, au mépris de ses coordonnées universitaires. Certains s'attaquent à la diversité de l'histoire, de la biographie, de la société ; d'autres s'en abstiennent.

§52. Ces contrastes, pris parmi bien d'autres, ne sont pas toujours de véritables alternatives, comme les chaudes polémiques des politiques ou le mol oreiller de la spécialisation invitent à le croire. Pour l'instant, je me contente de les énoncer en vrac ; j'y reviendrai à la fin du livre. J'espère aussi qu'on verra vers quoi j'incline, car je crois que les jugements doivent être explicites. Mais j'essaie aussi, abstraction faite de mes jugements personnels, de dire quelles sont les dimensions politiques et sociales de la science sociale. Mes préférences ne le cèdent en rien à celles que je vais examiner. Ceux à qui elles déplaisent feront bien d'employer leurs critiques à reconnaître et à expliciter les leurs avec autant de clarté que je m'y efforce moi-même... C'est alors que le problème moral de la sociologie - le problème de la science sociale comme enjeu collectif, sera reconnu, et que la discussion pourra avoir lieu. Les prises de conscience se multiplieront, condition préliminaire à l'objectivité de toute la sociologie.

§53. En un mot, ce qu'on peut appeler l'analyse sociologique classique est faite à mon avis d'un ensemble de traditions, qu'on peut définir et utiliser. Elle se distingue essentiellement par son goût des structures sociales historiques ; ses problèmes concernent directement les enjeux collectifs pressants et les épreuves humaines douloureuses. Je crois aussi que cette tradition se heurte à présent à des obstacles considérables, [23] tant à l'intérieur des sciences sociales que dans leur contexte politique et universitaire - mais que néanmoins les qualités d'esprit qui lui sont inhérentes sont en passe de devenir le commun dénominateur de toute notre vie culturelle, et qu'enfin, sous leurs aspects déroutants, en dépit de leur imprécision, elles deviennent une nécessité. Bon nombre de sociologues, notamment aux Etats-Unis, me paraissent peu disposés à relever le défi qui leur est lancé. Beaucoup se dérobaient aux tâches politiques et intellectuelles de l'analyse historique ; d'autres, c'est trop clair, ne sont pas à la hauteur du rôle qu'on leur attribue. Il arrive qu'on les surprenne à recourir, presque volontairement, à de vieux subterfuges, à faire les timides. Malgré ce mauvais vouloir, ils tiennent là une occasion unique, du fait que leur champ social, celui qu'ils sont censés étudier, est surveillé avec grande attention par les intellectuels et par la collectivité. C'est là que gisent le grand espoir intellectuel des sciences sociales, les applications culturelles de l'imagination sociologique, et la dimension politique des sciences de l'homme et de la société.

6

§54. Au grand dam du sociologue que je suis, les tendances déplorables que je vais examiner font toutes partie, à une exception près, de ce qu'on appelle « le domaine de la sociologie », alors même que la démission culturelle et politique qui les accompagne existe aussi dans les autres sciences humaines. Quoi qu'on puisse dire sur la science politique, l'économie, l'histoire et l'anthropologie, il est évident que ce qu'on appelle ici la sociologie est devenu le foyer des réflexions sur les sciences humaines. C'est le foyer des considérations de méthode ; c'est aussi le domaine par excellence de la « théorie générale ». La tradition sociologique s'est enrichie de tout un lot d'activités intellectuelles. Y voir une tradition est en soi aventureux. On reconnaîtra pourtant que le travail « sociologique » s'inscrit dans l'une au moins de trois grandes tendances, dont chacune court le risque d'être déformée, détruite.

§55. *Tendance I* : Vers une théorie de l'histoire. Aux mains de Comte, de Marx, de Spencer, de Weber, la sociologie est une [24] tentative encyclopédique, qui embrasse toute la vie sociale de l'homme. Elle est à la fois historique et systématique ; historique parce qu'elle traite et

utilise les matériaux du passé ; systématique parce qu'elle cherche à apercevoir les « étapes » de la marche de l'histoire, et les régularités de la vie sociale.

§56. La théorie de l'histoire humaine risque la paralysie de l'ultra-historisme, où l'on fait entrer de force les matériaux de l'histoire humaine, et d'où l'on tire des visions prophétiques sur l'avenir - généralement pessimistes. Exemples classiques : les travaux d'Arnold Toynbee et d'Oswald Spengler.

§57. *Tendance II* : Vers une théorie systématique sur « la nature de l'homme et de la société ». Ainsi, dans les travaux des formalistes, notamment chez Simmel et Von Weïse, la sociologie manipule des conceptions censées cataloguer tous les rapports sociaux et révéler les invariants. Elle fournit donc une image abstraite et statique des composantes de la structure sociale à un très haut niveau de généralité.

§58. Par réaction envers les déformations de la Tendance I, il peut arriver que l'histoire soit complètement perdue de vue. La théorie systématique de la nature de l'homme et de la société devient un formalisme aride et compliqué, dont l'unique souci est de couper les Concepts en quatre et de les reconstruire sans cesse. Chez ceux que j'appelle les Suprêmes-Théoriciens, les conceptions sont devenues d'authentiques Concepts. L'oeuvre de Talcott Parsons en est le meilleur exemple actuel, au sein de la sociologie américaine.

§59. *Tendance III* : Vers l'étude empirique des faits et des problèmes sociaux contemporains. Bien que Comte et Spencer soient restés les piliers de la sociologie américaine jusqu'en 1914, et malgré l'emprise de la théorie allemande, l'étude empirique s'est imposée très tôt aux Etats-Unis. C'est que l'économie et la science politique étaient déjà installées de plein droit à l'université. Ceci étant, dans la mesure où la sociologie se définit comme l'étude d'un secteur de la société, elle devient assez vite une espèce de *factotum* parmi les sciences humaines, un fourre-tout où l'on précipite les laissés-pour-compte de l'université : villes, familles, rapports raciaux et rapports ethniques et, bien entendu, « petits groupes ». Ce manteau d'Arlequin est devenu un style de pensée, que j'examinerai [25] sous l'appellation d' « empiricité libérale » (*liberal practicality*).

§60. Les études sur les faits contemporains deviennent assez facilement des faits de milieu, sans lien et souvent sans intérêt. Les cours de sociologie américaine qu'on trouve dans le commerce sont souvent de ce type ; le meilleur exemple en est fourni par les manuels de morceaux choisis sur la désorganisation sociale. D'autre part, les sociologues se sont faits les spécialistes de la recherche de n'importe quoi ; chez eux, la méthode est devenue Méthodologie. Exemples : l'oeuvre, et surtout l'ethos de Georges Lundberg, Samuel Stouffer, Stuart Dodd, Paul F. Lazarsfeld. Ces deux tendances (dispersion et méthode-pour-la-méthode) s'accordent fort bien, sans toutefois apparaître nécessairement côte à côte.

§61. Les traits particuliers de la sociologie peuvent s'interpréter comme les déformations d'une ou de plusieurs tendances traditionnelles. Mais ces tendances expliquent aussi les espoirs qu'on peut en attendre. Aujourd'hui se produit aux Etats-Unis une sorte de fusion hellénistique, qui réunit les éléments et les objectifs des sociologies issues des diverses sociétés occidentales. On peut craindre qu'ébloui par cette pléthore sociologique, les spécialistes des autres sciences humaines, dans leur impatience, et les sociologues, dans leur soif de « recherche », ne laissent échapper un legs infiniment précieux. Mais la chose a son bon côté : la tradition sociologique recèle les meilleurs énoncés qu'on puisse trouver sur le grand espoir de toutes les sciences sociales, et même un début d'application. Les nuances et les idées que peuvent découvrir les sociologues dans leurs traditions sont trop nombreuses pour qu'on les résume brièvement, mais ceux qui les dépouilleront seront

amplement récompensés. S'ils les possèdent bien, ils pourront aisément en tirer de nouvelles directions de travail.

§62. Je reviendrai aux espoirs de la science sociale (chapitres 7 à 10), après avoir examiné quelques-unes des déformations les plus courantes (chapitres 2 à 6).